



La construction d'un espace « à nous » : la mobilité spatiale à l'adolescence

Elsa Ramos, François de Singly

En grandissant, les adolescents sont de moins en moins encadrés dans leurs déplacements. Le fait d'être accompagné par un adulte sur le trajet du collège diminue, tout en restant à un niveau assez élevé (à onze ans, encore de l'ordre de 40 %). Il se stabilise à quinze ans, autour de 10 % de la mobilité quotidienne d'un jeune (Massot et Zaffran, 2007). Pendant cette circulation, les adolescents sont dégagés, pour une large part, du contrôle parental, pouvant ainsi composer avec leurs envies et les idées qui se présentent à eux au sein du cadre urbain. Une jeune fille évoque ces moments : « C'est vraiment le moment où on est vraiment ensemble, sans collège, sans tout, sans d'autres personnes autour finalement » (Mélanie, 14 ans, classe de 3^e, Villepinte). Ce « sans personne » (au sens de sans adulte) est une étape importante de leur processus d'individualisation (Singly de, 2008) : l'indépendance spatiale ouvre un espace d'autonomie au sein duquel ils vont nicher, provisoirement, une partie de leur monde personnel (Ramos et Singly de, 2000). Dans ces temps extérieurs au domicile, les parents ont peu d'emprise, sinon sur le contrôle des horaires de retour à la maison. Les trajets entre le domicile et l'école (et plus largement en dehors de ces deux espaces de vie) constituent ainsi des temps à l'abri du contrôle des adultes référents dans lesquels peut s'expérimenter une définition d'un soi autonome, d'une identité non réduite à celle de « fille de », de « fils de », ou encore d'« élève ».

Deux contextes nationaux d'exploration spatiale

Cette conquête du soi adolescent à travers l'espace doit tout d'abord être mise en relation avec la manière dont les parents conçoivent l'émancipation de leurs enfants. Cet article l'aborde à partir de deux contextes nationaux, le Portugal et la France. En France, la place de l'individu comme acteur dans les décisions qui le concernent est défendue dans des domaines tels que la santé, la

famille, l'éducation, et ce au niveau de la législation, des institutions (école, famille) et également des personnes elles-mêmes. Plus spécifiquement, concernant la place de l'enfant dans les relations avec ses parents, si l'enfant appartient au groupe familial, il est aussi un individu engagé dans un processus d'autonomisation (Singly de, 2006 ; Ramos, 2010). En revanche, au Portugal, la rhétorique de l'autonomie est moins présente¹, plus proche du modèle espagnol (Gaviria, 2005 ; Van de Velde, 2008), italien (Cicchelli, 2001) ou brésilien (Barcellos Rezende, 2001 ; Ramos, 2011). L'enfant est avant tout membre de sa famille, laquelle est plus centrée sur sa cohésion que sur l'individualisation de chacun des membres de la famille. Si cela est vrai, les déplacements des adolescents portugais et français doivent traduire cette différence de conception éducative.

Il faut également analyser ces déplacements en relation avec les configurations urbaines qui définissent certaines des contraintes et des ressources de cette individualisation. « La production de la mobilité par l'urbanisation », pour reprendre les termes de Jean-Pierre Orfeuill (2000), est étudiée à partir d'un corpus de vingt-quatre entretiens d'une heure et demie, menés auprès de douze jeunes filles et douze jeunes garçons, habitant soit la capitale (Paris et Lisbonne),

1. Si le terme est présent dans certaines recherches récentes menées sur le thème « jeunesse et autonomie » (Vieira, 2010 ; Pappámikail, 2010 ; Pais, 2012), il est largement traité à partir d'une littérature sociologique importée et empruntée entre autres aux auteurs suivants : Ulrich Beck, François Dubet, Anthony Giddens, Danilo Martuccelli, François de Singly. Ces analyses sont davantage orientées comme des discussions sur les outils conceptuels élaborés dans d'autres contextes et appliqués à la réalité portugaise dont on a du mal à saisir des reliefs spécifiques.

soit la grande banlieue de ces deux villes (Villepinte pour la première, la rive sud pour la seconde). Les enquêtés, âgés de quatorze à seize ans (à l'exception d'une adolescente de douze ans à Villepinte), ont été recrutés (dans la mesure du possible) dans les mêmes collèges et lycées, afin de pouvoir comparer la carte géographique de leurs usages de la ville (Ramos, Singly de, Dorés Guerreiro, 2008). Le choix des établissements scolaires a été fait en référence à des caractéristiques communes des quartiers observés et à la « réputation » des collèges. À Lisbonne, les jeunes gens rencontrés fréquentaient un collège situé dans le quartier Alvalade, à l'ouest de la ville, l'un des plus vivants. À Paris, les jeunes gens interrogés suivaient leur scolarité dans deux collèges : l'un du 6^e arrondissement et l'autre du 11^e arrondissement. Des avenues mouvementées, de nombreux commerces, une forte population active caractérisent ces quartiers, ainsi qu'une certaine sécurité, leur accessibilité et la présence de jardins publics. En banlieue de Lisbonne, les jeunes rencontrés fréquentaient un collège à Vale de Figueira, qui accueille une population issue de diverses localités, notamment de Lazarim, Sobreda, Cerieira, Vale Fetal, Quinta Nova et même de la Costa da Caparica. Cet établissement est situé dans une zone résidentielle plutôt calme, alternant habitations et espaces verts. La population est majoritairement de classe moyenne. À cinq-cents mètres du collège se trouvent d'autres logements, sociaux, habités par une population à forte composante migratoire. En banlieue parisienne, les adolescents ont été recrutés dans un collège qui se trouve dans la partie sud de Villepinte, une ville du nord-est de Paris dans le département de la Seine-Saint-Denis, sa particularité étant d'avoir des espaces verts relativement étendus. Lisbonne est coupée géographiquement de la banlieue sud par le Tage. Un des moyens de transports incontournable est donc le bac effectuant des liaisons régulières. Le trajet de la banlieue sud vers Lisbonne nécessite trois modes de transport : le bus, le bac, le métro (ou de nouveau le bus). La banlieue parisienne s'inscrit davantage dans une continuité par le rail : RER et métro. Du point de vue du milieu social, ces jeunes vivent dans des familles de classe moyenne, dont certaines appartiennent à la fraction supérieure, surtout dans le quartier Alvalade et le 6^e arrondissement parisien.

Une individualisation paradoxale en France

La comparaison fait apparaître une première différence, nationale. Les endroits où les adolescents se retrouvent, entre la famille et l'école, apparaissent plus variés pour les jeunes portugais que pour les jeunes français. Cette diversité est en partie liée au fait que les premiers parcourent des territoires plus vastes : la ville de résidence, Lisbonne et les plages. Ainsi, Vitor (16 ans, classe de seconde, rive sud de Lisbonne) passe beaucoup de temps dans un parc qui se trouve à proximité de chez lui. Felipe (16 ans, classe de seconde, rive sud de Lisbonne)

évoque le même parc, ainsi que les bars de Santos, à Lisbonne, le McDonald de la Charneca da Caparica, une plage. Julio (16 ans, classe de seconde, Lisbonne), quant à lui, cite comme point de convivialité les bancs publics de l'avenue de l'Église, le McDonald d'Alvade, le centre commercial de Campo Pequeno, situés dans différents quartiers de Lisbonne. Au centre commercial, ils se retrouvent pour aller au cinéma, faire du shopping, déjeuner, se promener... Ces adolescents indiquent aussi le site commercial de l'Exposition universelle de 1998, plusieurs cafés, des petites rues peu fréquentées, des terrains vagues...

Les jeunes parisiens restent davantage dans leur quartier. Une jeune fille explique : « Je dis que je connais super bien Paris, mais quand j'y réfléchis, c'est surtout la rue de Rennes » (Camille, 15 ans, classe de 3^e, Paris, 6^e arrondissement). Ainsi, par exemple, des collégiens du 6^e arrondissement se retrouvent le plus souvent dans un square proche de leur établissement scolaire. Une autre adolescente raconte que lorsque le McDonald, juste à côté, est plein, ils vont au square pour y manger, discuter, s'amuser, fumer. Dans le 11^e arrondissement, les adolescents se rendent dans un jardin attenant au cimetière du Père Lachaise, souvent au McDonald, ou bien devant un cinéma qui se trouve proche de la place Gambetta. Parfois, ils se donnent rendez-vous devant la station de métro Père Lachaise. Cette circulation plus faible des jeunes français semble signifier, dans la perspective de notre analyse, que l'individualisation n'implique pas nécessairement une plus grande circulation dans l'espace urbain. Les adolescents subissent une forme de contrôle spatial qui limite leur découverte, comme si leurs parents leur imposaient une sorte d'autonomisation paradoxale : « Sois libre mais dans le périmètre fixé par nous. » Ou pour l'exprimer autrement, l'éducation des parents français (de milieu moyen et moyen-supérieur) valorisant explicitement l'autonomie de leurs enfants s'accompagne de principes assez stricts délimitant les territoires servant à expérimenter cette individualisation (on le voit aussi par l'interdit de la télévision dans la chambre des adolescents de ces mêmes milieux).

Cette conception « française » d'un espace restreint de circulation handicape les adolescents de banlieue. En effet, alors que les adolescents de la rive sud de Lisbonne se déplacent vers les plages ou vers la capitale, comme les adolescents de Lisbonne, les jeunes de Villepinte usent d'un espace plus limité (ils se rendent peu à Paris), tout en disposant de peu de ressources sur place (par exemple, pas de *fast-food* à proximité). C'est ainsi que pour Corentin (14 ans, classe de 3^e, Villepinte), aller souvent au cinéma c'est « une fois tous les deux mois », la salle étant à vingt-cinq minutes en voiture ou à une heure un quart à pied. À Villepinte, le monde des jeunes comprend le parc du Saussaie, et pour certains, la médiathèque, proche du collège. Marie-Hélène Massot



IRÈNE JONAS

et Joël Zaffran (2007) ont déjà observé que les jeunes de banlieue pratiquent, comparativement aux Parisiens, deux fois moins d'activités extrascolaires, tout en passant plus de temps dans les transports. Un « monde à soi » – ni scolaire, ni familial – n'implique pas nécessairement l'existence d'un espace très vaste au moment de l'adolescence, mais demande surtout d'avoir au minimum un lieu pour se poser, pour commenter ou pour reprendre un de leurs termes « délirer » sur ce qui vient d'être vécu².

2. La différence d'âge entre les jeunes portugais et français n'est pas déterminante.

La sortie du collège ou du lycée, appréciée par tous

Les ressemblances entre les adolescents sont cependant grandes. En effet pour tous, même pour celles et ceux qui ne disposent pas d'un grand territoire, la sortie du collège ou du lycée représente un des temps importants. « Des fois, j'aime bien quand on est à plusieurs, je profite... Quand il fait beau, on profite du beau temps, on peut s'amuser dehors », raconte Corentin (14 ans, classe de 3^e, Villepinte). La fin des cours marque les retrouvailles avec les copains et les copines, débarrassés provisoirement et symboliquement de leurs habits scolaires. Pauline (16 ans, classe de seconde, Paris, 11^e arrondissement) explique ce que cela représente pour elle : « J'aime

beaucoup faire ça parce qu'on papote... En fait, on voit pas le temps passer, parce que c'est après les cours, la journée qui est passée... Surtout quand on a une journée lourde, et on n'a pas eu le temps de se voir. En fait, on se voyait sans se voir entre les cours, il y avait le stress du cours prochain où il y avait une interro... Enfin, il y avait plein de stress pendant la journée et du coup, le soir, on n'a vraiment plus le temps de parler, de plaisanter. C'est un moment de détente. » Aussi, ces adolescents savourent-ils le trajet du retour : « La plupart du temps, j'ai beaucoup d'amis qui prenaient le même chemin que moi. On ne se presse pas, c'est, "tu passes par où ?" C'est un moment de pause et quand on sait que le soir, on doit, en rentrant, rebosser, du coup c'est notre moment de détente et c'est vraiment agréable », souligne encore Pauline. Parfois la bande, ou le groupe, se scinde un peu, les affinités se précisent : « Ça arrive qu'il y en a deux qui sont un peu en avant, d'autres un peu en arrière donc on se parle vraiment de ce qui nous... enfin... de ce qu'on n'a pas eu l'occasion de leur dire, ou qu'on n'a oublié mais qui était quand même important pour nous. Donc là on peut leur dire finalement parce qu'il y a pas de cours, il y a pas à penser à réviser le contrôle ni à... Il y a vraiment que ça. »

La recherche des « angles morts »

En dehors des trajets entre la famille et l'école, les adolescents du Portugal ou de France, de la capitale ou

de la banlieue, recherchent un certain nombre de lieux dans lesquels ils peuvent se mettre à l'abri du regard des adultes, plus spécifiquement des parents, des enseignants, des surveillants. Selon la belle expression de l'un d'entre eux, ces lieux sont des « angles morts », définis comme « un peu cachés », des « coins tranquilles », des « lieux isolés »... De tels espaces « à l'écart » permettent aux jeunes filles et jeunes garçons d'être bien ensemble. Ainsi, Paulo cite plusieurs endroits dans lesquels il se retrouve avec ses amis pour parler ou pour jouer de la guitare. Le premier se situe derrière son établissement scolaire : « Après l'école, dans une petite rue... après ça fait une bifurcation, et il y a une rue... C'est là qu'on a l'habitude de rester » (15 ans, classe de 3^e, rive sud de Lisbonne). Ils sont « plus à l'aise parce que c'est un peu isolé ». Toujours pour Paulo, le deuxième endroit est dans une autre petite rue à proximité de l'école, et le troisième, tout près de chez lui, proche et pourtant ailleurs. En effet, dans une des rues voisines, quelques voitures sont abandonnées. Paulo et ses copains s'en sont approprié une : « On a aménagé une des voitures. On a pris des sièges dans les autres voitures, on a tout nettoyé et on a fait un mini salon. On y va pour parler. C'est du genre, je fais ce que je veux ici [rires]. Je rigole... » Bruna (14 ans, classe de 3^e, rive sud de Lisbonne) a réussi aussi à s'approprier un espace « planqué » : « À l'extérieur de l'école, il y a un terrain vague et il y a une route où passe une ou deux voitures... On va là-bas. On parle, on prend des photos... » Un des squares du 6^e arrondissement parisien est considéré comme



un monde à part pour les collégiens, malgré sa proximité avec le collège. Ils ne cherchent pas obligatoirement à s'éloigner, ils apprécient une certaine proximité qui leur assure une forme de sécurité. La familiarité avec les lieux permet une meilleure maîtrise de l'espace (Zaffran, 2010, p. 140).

Les angles morts constituent donc des espaces de repli, de mise à l'écart du contrôle de la famille et de l'école, dans lesquels se construisent les « entre-soi », composés d'expériences communes, de partage de paroles, de rires : « C'est bien de se retrouver avec ses copines parce que ça nous détend, c'est un moment de détente. C'est un moment où on s'amuse, on oublie tous nos cours, on oublie tous nos soucis et on s'amuse, donc, ça nous détend », explique Pauline (16 ans, classe de seconde, Paris, 11^e arrondissement). Pour exprimer l'humour structurant leur discours, ces adolescents utilisent le verbe « rigoler ». Ce rire marque la distance aux rôles, et surtout aux autorités. Ainsi en France, ils rejouent des séquences des *Guignols de l'info*, ou du *Petit Journal*, symboles de ce travail de dérision.

La distance à l'autorité peut aussi se marquer par des activités que les adolescents savent désapprouvées par les adultes. Ainsi Camille (15 ans, classe de 3^e, Paris, 6^e arrondissement) explique : « C'est là qu'on va après l'école, parce que mes amies fument, ont leur petit copain à côté, et en même temps c'est super dangereux parce qu'il y a le collège juste à côté. Et les directeurs, les pions, les surveillants et tout, ils peuvent très bien passer par là et s'ils voient un élève qui embrasse quelqu'un, on est tous virés. Donc, c'est super dangereux. Mais en même temps, pourquoi ils iraient s'amuser à aller dans un square ? Mais on retrouve... Hier, j'ai retrouvé un carnet de bord brûlé, les carnets de bord, c'est les agendas qu'ils nous distribuent au début de l'année et, donc, ça fait un peu carnet de liaison. Nous, ça nous énerve trop d'avoir un énorme truc dans notre sac, avec marqué M. en gros, le blason et tout, du coup il y a un gars qui l'a brûlé et il y a les restes. » Cachés dans ces angles morts, ces adolescents peuvent se sentir libérés du carcan d'une identité qu'ils ressentent comme niant leur expression personnelle. On peut noter là une différence entre les jeunes français et les jeunes portugais. Ces derniers soulignent moins de pratiques qu'ils savent désapprouvées par leurs parents, et ils insistent davantage sur le fait que ce sont des activités propres à leur âge.

Le pouvoir de décider par « nous-mêmes »

Indépendamment des offres commerciales et culturelles, la ville, qu'elle soit grande ou moyenne, offre des niches que les jeunes gens s'approprient et dans lesquelles ils s'expérimentent en tant qu'acteurs de leur existence. Pour les adolescents, l'important est de pouvoir décider sans plan, au gré des idées et des envies de chacun,

mais ensemble. Cette déambulation témoigne d'un temps et d'un espace qui n'appartiennent qu'aux adolescents. Anthony (14 ans, classe de 3^e, Villepinte) explicite cette ligne de conduite : « Des fois, je vais chercher des copains et on ne sait pas ce qu'on fait. Après, on trouve. » Il donne un exemple : « On était devant chez moi, on ne savait pas quoi faire. Après, il y a des amis qui sont arrivés. Et comme il y avait une forêt, on est parti faire une chasse à l'homme. C'est quelqu'un qui a donné l'idée. » Dans ces temps, l'imprévu et l'improvisation sont centraux, c'est la messe du temps présent (Singly de, 2006, p. 58).

Dans les récits des adolescents, « traîner » apparaît comme un indicateur des moments. Ils apprécient ce flottement, cela les change de ce qu'ils perçoivent comme des contraintes familiales ou scolaires. Ils aiment « laisser faire » : « Improviser c'est faire preuve d'une disponibilité face aux possibilités qui peuvent se présenter sur le moment : l'endroit dans lequel on se trouve, le temps qu'il fait, les envies de l'instant, les copains avec lesquels on est... » (Ramos, 2010). L'adolescent veut disposer d'un tel temps « libre », « susceptible de lui donner le sentiment d'une authenticité à laquelle il aspire et qui jaillit de l'action elle-même » (Zaffran, 2010, p. 109). Improviser témoigne à leurs yeux de la force de leur génération, non soumise à la programmation des adultes.

Le critère d'un temps vraiment libre est cette décision commune entre pairs : « On décide par nous-mêmes » dit Anthony (14 ans, classe de 3^e, Villepinte). L'objectif est d'avoir la maîtrise d'une partie de son temps : « Il n'y a personne pour nous dire de faire quelque chose. À la maison, si. Par exemple, à l'école, on doit aller en cours. Ça c'est obligé. Dehors, si on a décidé de faire un foot et après de changer, si on n'a plus envie... » Il apprécie de décider du contenu et de la répartition de ses activités dans le temps dont il dispose. Ne pas avoir de règles parentales ou scolaires qui viennent organiser leur temps ne signifie pas faire « n'importe quoi » : « À la maison, faut respecter. Il y a un temps pour le travail et il y a un temps pour s'amuser. Dehors, c'est la même chose. Faut jouer mais pas trop, faut pas en profiter pour faire des choses pas bien », explique encore Anthony. Le temps libre peut se transformer en temps autonome, puisque ces moments sont caractérisés par un pouvoir de décision sur les contenus et aussi sur les règles qui les structurent (ce qui n'est pas le cas dans des moments davantage encadrés ou qui se déroulent dans une plus grande proximité avec le contrôle parental ou scolaire).

Disposer d'un temps non orchestré de l'extérieur se traduit également dans les discours par l'idée de prendre son temps. À la question de savoir si le trajet du retour de l'école peut être un moment pendant lequel on explore un peu le quartier, Mélanie (14 ans, classe de 3^e, Villepinte) répond : « On ne se pose pas trop de questions. On y va tout droit. On va pas se dire, "Tiens, on passe par les petits chemins", alors que finalement, c'est tout droit.



Donc, on y va tout droit. On prend notre temps mais on prend le chemin qui nous paraît le plus évident pour aller. » Le plaisir tiré d'un tel moment peut faire oublier l'encadrement temporel que fixent éventuellement les parents : « Une fois... parce qu'en rentrant du collège, j'étais allée chercher des amis chez eux, et en fait j'ai mis plus de temps sur le trajet et donc je suis arrivée plus tard, au lieu de cinq heures et demie, il était six heures et quart, pratiquement et demie, ça faisait pratiquement une heure. » Ses parents lui rappellent que la prochaine fois, il faut qu'elle arrive à l'heure : « [...] Quand on discute, on s'arrête pour discuter... » Les adolescents veulent, pour démontrer leur pouvoir, retarder les moments où ils redeviennent scolaires, devant faire leurs devoirs. Ils aiment prolonger l'interaction avec les amis ou terminer une activité entamée, par exemple un match (Zaffran, 2010).

Une vie à « nous »

Ce qui compte dans les temps assez peu visibles dans un emploi du temps, c'est la discussion, la conversation pendant laquelle se développe le sentiment d'appartenance, une forme de « mémoire collective » (Halbwachs, 1950). Ainsi Corentin (14 ans, classe de 3^e, Villepinte) apprécie le trajet à pied jusqu'à la piscine où il se rend avec ses cousins. Ils parlent ensemble : « On discute de la semaine qu'on

a passée ou si on a des nouvelles, enfin des choses à se raconter entre nous, entre cousins. » Corentin donne des exemples de sujets de conversation : « Ce qui s'est passé à l'école, ce qui s'est passé quand on a un anniversaire ou pour se dire ce qu'on a eu ou comment ça s'est passé, si on a des amis... Enfin, des choses comme ça. » Lui et ses cousins sont partis plusieurs fois ensemble en vacances, et se racontent parfois ces souvenirs communs : « Des fois on se dit, "Tiens, on a fait ça, on est allé à la mer"... »

Cette histoire commune peut comprendre un temps d'individualisation, personnel et collectif. Mélanie (14 ans, classe de 3^e, Villepinte) établit une comparaison entre le lieu de vacances où elle se rend avec ses parents depuis qu'elle est toute petite, qu'elle connaît « par cœur », et un autre endroit, plus inattendu. Une année, ses parents la laissent sur la plage, avec une amie, à un endroit qu'elles ne connaissent pas : « J'étais jamais allée à cet endroit-là de la plage. Finalement, j'allais toujours vers l'endroit plus familier. » C'est pour elle une exploration : « Une certaine liberté, en fait. [...] On savait très bien où on était finalement, on savait qu'on ne pouvait pas se perdre, on voyait bien que l'escalier était là-bas, on le voyait de nos propres yeux, mais faire abstraction un peu de tout ça et se contenter finalement de là où on était et d'être juste là, à cet endroit précis. » Cette adolescente explique le plaisir de la découverte : « Même si on savait que c'était juste à côté, qu'on marchait même pas cinq minutes et qu'on

était rentrées, c'était vraiment un endroit un peu moins familier mais qui l'est devenu tout autant finalement. » L'enquêtrice demande pourquoi ce lieu existe pour elle, à ce moment-là ; Mélanie répond : « Ça existe parce qu'on est là. Si on n'avait pas été là, ça n'aurait pas existé pour nous. » Ainsi, « la prise en charge » du moment par soi-même agrandit le monde de l'adolescent, et le fait grandir. La mémoire de l'individualisation s'inscrit, comme toute mémoire, dans l'espace³.

Pendant l'adolescence, devenir autonome passe par la conquête de « nouveaux mondes », à la condition d'en prendre conscience. C'est ce que ressent Corentin (14 ans, classe de 3^e, Villepinte) : « Dans un champ, un petit peu derrière chez ma cousine, il y a un grand champ et, une fois, on y est allé à vélo. On ne savait pas où ça allait et on y est allé tous les trois. » Il éprouve une sensation de liberté : « On prend une décision en disant : on va aller voir. Tous seuls. Et on est autonome, on va dire. On sait, on a conscience de ce qu'il y a et on va découvrir. » Thomas (16 ans, classe de seconde, Paris, 11^e arrondissement) souligne également cette prise de conscience, associée à la découverte conjointe de soi et de l'espace : « Avec mes parents, j'avais moins conscience de ce qu'y avait autour, j'étais plus enfermé. Et là, quand je sors, je vois plus de choses donc je peux plus me dire, "ah là, il y a ça... peut-être que là-bas, il y a ça. Et donc, on va aller voir ce qu'il peut y avoir". » Cet adolescent explique qu'on se souvient davantage des endroits dans lesquels on est allé « par ses propres moyens » : « Quand c'est nous qui l'avons découvert, c'est notre endroit. Quand on y est allé avec les parents, c'est un endroit comme un autre, on va dire. »

Les jeunes portugais évoquent peu la transgression, ils insistent surtout sur le fait qu'ils font tout cela avec des proches, des membres de la famille, des voisins, et dans un spectre d'âge bien plus large que pour les jeunes français. Paulo (15 ans, en classe de 3^e, rive sud de Lisbonne) explique qu'il sort le soir dans certains bars de Lisbonne avec des « personnes amies⁴ ». La notion de l'amical doit être élargie au familial (et aux familiers), mais ne comprend pas les parents. Il peut en revanche inclure des frères et sœurs bien plus âgé(e)s. Ces adolescents disposent ainsi de ressources de mobilité supplémentaires : le soir, ils sont ramenés en voiture, et les heures de retour sont sous la responsabilité des majeurs qui partagent⁵ ces moments ;

ils bénéficient d'horaires d'adultes. Et ces moments participent également d'une vie à « nous », ce « nous » s'inscrivant davantage que pour les jeunes français dans une continuité des générations.

Une transgression relative

Les adolescents français recherchent davantage des espaces où ils sont avec d'autres personnes de leur âge. Leur ville préférée est générationnelle. En cela, si la mobilité contribue à la construction de l'autonomie, elle n'en est pas nécessairement une condition intrinsèque. Malgré tout, quelques dépassements des frontières posées par les parents apparaissent dans les entretiens. Certains adolescents vont là où ils savent que les parents ne leur donneraient pas l'autorisation d'aller. Ils taisent ces excursions pour éviter le rappel à l'ordre et d'éventuelles restrictions de déplacement. Camille (15 ans, classe de 3^e, Paris, 6^e arrondissement) rapporte ses tours de manège avec son meilleur ami, près de la Tour Eiffel : « Je pense que mes parents se doutent pas que je fais du manège. Ils m'ont dit : "Tu rentres à telle heure ?". Je suis rentrée à telle heure. Et je pense qu'ils ont dû croire que j'étais allée au cinéma ou au Luxembourg ou je ne sais pas... Mais, ils n'ont aucune idée que je suis allée... » Le plaisir réside dans le secret. L'aventure n'est pas toujours au coin de la rue. Elle reste raisonnable, comme celle que narre Manon (15 ans, classe de 3^e, Villepinte) : lors de ses dernières vacances, elle est partie avec deux copines en prenant le premier bus qui passait sans vraiment savoir où il allait. Au bout d'un moment, elles descendent et se retrouvent « perdues dans Aulnay », à cinq kilomètres de leur point de départ : « On commençait à rentrer dans des lieux qu'on connaissait pas. Après on s'est dit, on va s'arrêter parce que si on va trop loin, ça va être encore pire et voilà, après on s'est arrêtées. » Elles ne savaient pas trop comment rentrer : « Je me disais : "Ouais, je sais pas. On va prendre quel bus ?" On était en plein milieu de je sais pas où... [rires]. Donc, on cherchait un peu comment on allait rentrer. Finalement on est rentrées mais bon. On a eu du mal. » Si cette jeune fille se sentait un peu déstabilisée, sa plus grosse inquiétude restait néanmoins ses parents : « Je me disais : "Mais je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer, parce que je ne sais pas quel bus il faut prendre. Comment on va faire ?" Alors je me disais : "Les parents vont s'inquiéter si jamais on rentre trop tard". » Ses parents ne l'ont pas su : « Parce que je me suis dit après, ils vont me dire "Pourquoi t'es partie là-bas, qu'est-ce que tu faisais là-bas ? Avec qui ?" Ils allaient poser trop de questions, donc j'ai pas dit. » Ces échappées belles sont rares, les adolescents prenant assez peu de risques. Partir « sur la route » viendra peut-être, mais plus tard.

3. Thèse de Maurice Halbwachs, 2008.

4. Ce sont des personnes que l'on connaît. La signification de *peossos amigos* diffère en partie de celle d'*amigos* (amis). Ce sont des personnes qui appartiennent à un réseau d'interconnaissance de la famille sans que ces relations soient nécessairement marquées par un partage de l'intimité, davantage réservé aux ami(e)s.

5. Ces personnes n'accompagnent pas les adolescents : ils sortent en groupe et le groupe comprend aussi ces jeunes.



FOTOPIA

L'espace de l'extrospection

La taille de l'espace conquis n'apparaît pas comme un enjeu majeur pour les adolescents, contrairement à nos hypothèses initiales. Que ces jeunes aillent loin ou bien qu'ils restent proches de leurs lieux de vie, l'objectif principal reste le même : aller retrouver leurs amis et parler avec eux. Dans la construction de leur monde personnel, la sociabilité amicale prend une place plus importante que le périmètre de circulation dans l'espace. C'est pour cette raison que, sur cet aspect, la comparaison entre les deux capitales, entre les deux banlieues, ne fait pas apparaître de grandes différences. En effet à l'adolescence, la revendication d'être soi n'exige pas une grande mobilité, elle peut se limiter au stationnement dans des coins et des recoins de la ville, même non aménagés. Ces lieux permettent la construction d'un entre-soi ou plutôt d'un entre-nous, car ils ne font sens que s'ils sont appropriés « avec ». L'idée d'investir seul(e) des lieux semble absurde : « Tout seul ?!... » Le silence qui suit en dit long à l'enquêteur sur cette idée qui paraît saugrenue à l'adolescent. Ce dernier ne ressemble pas à « l'homme qui marche », ou encore au « promeneur », héros de Jiro Taniguchi (2008 ; 2004) qui apprécie la solitude, loin du travail et de son couple. La découverte de la ville va de pair avec une introspection, un voyage à l'intérieur de lui-même. L'adolescent urbain déambule aussi, mais en petit groupe. Il teste ainsi son individualisation dans un dialogue avec ses copains. Il apprend à se connaître en relation avec autrui. Il met en œuvre une sorte d'extrospection⁶ où l'épreuve de la construction de soi est vécue et surmontée non pas

avec l'aide d'un thérapeute qui invite au repli sur soi, mais dans la comparaison avec des proches de son âge. Le succès des skateparks ou d'autres types d'équipement adaptés, autorisant des pratiques juvéniles sans contrôle visible des adultes, témoigne de ce type de recherche (Macher, 2010).

Une jeune fille met en mots le primat du contenu des pratiques sur l'espace⁷ : « [...] Le lieu, ça compte pas. Du moment qu'on est ensemble, après, le reste on s'en fiche. » En fait, le lieu est défini avant tout par ce qui en fait la qualité, la nature générationnelle des accompagnateurs. Le rejet des parents ne signifie pas une désaffection, il est une condition pour pouvoir être certain que ce déplacement, cette circulation, cette déambulation, cette occupation du terrain ne dépendent pas de leur autorité. L'autonomie personnelle ne se conquiert que par la médiation des membres de la génération, garants du pouvoir sur soi. Pour les jeunes français, pendant l'adolescence, le processus d'individualisation s'inscrit davantage dans la recherche d'un « nous » alternatif au « nous » familial », sans la présence des parents ; il précède l'élaboration d'un soi plus original, dans le défi d'une singularité revendiquée (Singly de, 2006 ; Barrère, 2011). Durant cette phase, le contenu importe assez peu comme modalité de distinction individuelle, ce qui prime c'est l'invention d'une vie parallèle, hors des rails domestiques et scolaires. Pour les jeunes portugais, dans certaines activités, la sociabilité entre pairs peut difficilement être dissociée d'une sociabilité de proximité qui comprend des membres de la famille et des voisins, une des particularités de la ville étant d'être moins anonyme : « Je connais tout le monde. Presque tout le monde ! », affirme Carlos en parlant des personnes qu'il rencontre sur ses trajets qui peuvent parfois durer quarante minutes à pied et de celles qu'il retrouve dans les endroits « habituels » de sorties.

Comme certains artistes contemporains (Singly de, 2013), bien des adolescents ne privilégient pas la profondeur de leur moi, ils préfèrent se confronter avec leurs semblables, y compris dans des joutes verbales. La ville est alors un théâtre où se jouent les répertoires d'une individualisation collective : pour les jeunes français, en discontinuité avec le monde des adultes et des parents, et davantage en continuité pour les jeunes portugais. De toutes les manières, on est jeune avant d'être soi-même.

6. Martuccelli (2010) propose ce concept pour redéfinir le travail du sociologue, à la différence de la sociologie clinique.

7. On peut rapprocher ce constat de l'usage de l'espace domestique par les adolescents : ces derniers ne valorisent pas fortement leur chambre, ils préfèrent la qualité des équipements, supports de leurs pratiques (Singly de, 2007).

Références bibliographiques

Barcellos Rezende C., (2001), « "Amigos como irmãos" e "pais amigos": a interseção de categorias e valores em um discurso carioca », *Interseções. Revista de estudos interdisciplinares. Dossiê Comportamentos familiares, UERJ*, n° 2.

Barrère A., (2011), *L'éducation buissonnière*, Paris, Armand Colin.

Cicchelli V., (2001), « La dépendance familiale des jeunes adultes en France et en Italie. Une différence de traitement social et académique », *Recherches et Prévisions*, n° 65, pp. 31-37.

Gaviria S., (2005), *Quitter ses parents : devenir adulte en Espagne et en France, un processus divergent*, Rennes, Pur.

Halbwachs M., (1950), *La mémoire collective*, Paris, Puf.

Halbwachs M., (2008 [1941]), *La topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte*, Paris, Puf.

Macher G., (2010), *Une chance pour la ville*, Paris, Édition Carnets de l'Info.

Martuccelli D., (2010), *La société singulariste*, Paris, Armand Colin.

Massot M.-H., Zaffran J., (2007), « Auto-mobilité urbaine des adolescents franciliens », *Espace, Populations, Sociétés*, 2-3, pp. 227-241.

Orfeuil J.-P., (2000), « La mobilité locale : toujours plus loin et plus vite », in Bonnet M., Desjeux D. (éds.), *Les territoires de la mobilité*, Paris, Puf, pp. 53-67.

Pais J. M., (2012), *Sexualidades e afectos juvenis*, Lisboa, Imprensa de Ciências Sociais.

Pappámikail L., (2010), « Juventude(s), autonomia e Sociologia: questionando conceitos a partir do debate acerca das transições para a vida adulta », *Revista do Departamento de Sociologia da FLUP*, vol. XX, pp. 395-410.

Ramos E., (2010), « On va traîner devant le collègue. Enfin, pas traîner... » in de Singly F., Giraud C., Martin O. (éds.), *Nouveau manuel de sociologie*, Paris, Armand Colin, pp. 216-224.

Ramos E., (2011), « La cohabitation intergénérationnelle : un angle d'approche pertinent du processus d'autonomisation des étudiants brésiliens et français ? », *Agora*, n° 59, pp. 7-18.

Ricœur P., (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

Singly de F., Ramos E., (2000), « La défense d'un "petit monde" pour un jeune adulte vivant chez ses parents », in de Singly F., *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune*, Paris, Nathan, pp. 155-176.

Singly de F., (2006), *Les adonaissants*, Paris, A. Colin.

Singly de F., (2007), « Le sens de la chambre personnelle pendant la seconde modernité. Le cas de l'adonnaissance », in Phuong Mai Huynh (dir.), *Habitat et vie urbaine*, La Défense, Puca, pp. 32-44.

Singly de F., (2008), « Le processus d'individualisation. L'entrée dans l'adolescence », in Calame C. (dir.), *Identités de l'individu contemporain*, Paris, Textuel, pp. 129-145.

Singly de F., Dores Guerreiro das M., Ramos E., (2008), *Mobilités, adolescents et conquête de l'autonomie*, Paris, Rapport pour l'Institut de la ville en mouvement.

Singly de F., (2013), « L'acte gratuit dans une société d'individu », in Naugrette C. (dir.), *Le prix de l'art. Le coût de la gratuité*, t. 2, Paris, L'Harmattan, pp. 129-142.

Taniguchi J., (2004), *L'homme qui marche*, Paris, Casterman.

Taniguchi, (2008), *Le promeneur*, Paris, Casterman.

Van de Velde C., (2008), *Devenir adulte : sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, Puf (Le lien Social).

Vieira Maria M., (2010), « Incerteza e individualização: escolarização como processo de construção biográfica », *Revista do Departamento de Sociologia da FLUP*, vol. XX, 2, p. 265-280.

Zaffran J., (2010), *Le temps de l'adolescence. Entre contrainte et liberté*, Rennes, Pur.

Biographies

ELSA RAMOS est maître de conférences à l'université Paris Descartes, chercheur du Cerlis (UMR 8070 université Paris Descartes-CNRS). Ses thèmes de recherche portent sur la jeunesse, l'adolescence, la famille, la mobilité et la migration. Elle a récemment publié « La cohabitation intergénérationnelle : un angle d'approche pertinent du processus d'autonomisation des étudiants brésiliens et français ? », *Agora*, L'Harmattan, n°59, 2011, pp. 7-18 ; « Le processus d'autonomisation des jeunes », in Bier B., Ensellem C., *Agir pour les parents, agir pour les jeunes, Cahiers de l'action*, n° 31, 2011 ; avec F. de Singly, « Moments communs en famille », *Nouvelles adolescences, Ethnologie française*, janvier-mars 2010, pp. 5-10 ; et « La vulnérabilité "ordinaire" à l'adolescence », in Hamel J., Pugeault-Cicchelli C., Galland O., Cicchelli V., *La jeunesse n'est plus ce qu'elle était*, Rennes, Pur, 2010, pp. 389-395.

elsa.amos@parisdescartes.fr

FRANÇOIS DE SINGLY est professeur à l'université Paris Descartes et chercheur au Cerlis (UMR 8070 université Paris Descartes-CNRS). Ses thèmes de recherche portent sur la famille, l'adolescence, le couple, la sociologie de l'individu et l'éducation. Il a récemment publié, avec Ch. Giraud, *En famille à Paris*, Paris, Armand Colin, 2012 ; « L'enfant comme obstacle à l'égalité professionnelle », in Maruani M. (dir.), *Travail et genre dans le monde. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2013, pp. 80-88 ; « De la conversation conjugale », in Lepastier S. (dir.), *L'incommunication*, Paris, CNRS éditions (Les essentiels d'Hermès), 2013, pp. 49-63 ; « L'égalité mène-t-elle au bonheur conjugal ? », in Dubet F. (dir.), *Inégalités et justice sociale*, Paris, La Découverte, 2014 ; *L'individualisme est un humanisme*, Éditions de l'Aube/La Tour d'Aigues, 2015, nouvelle édition.

francois@singly.org